471

RÉPERTOIRE DRAMATIQUE

DE LA

SCÈNE FRANÇAISE.

XLVme LIVRAISON.

A BRUXELLES,

AU BUREAU DU RÉPERTOIRE,

RUE DE WODON, SUR DES PIERRES, N° 1137.

471

RIENZI,

TRIBUN DE ROME,

TRAGÉDIE
EN CINQ ACTES ET EN VERS,

PAR GUSTAVE DROUINEAU,
DE LA ROCHELLE,

REPRÉSENTÉE LE 30 JANVIER 1826, SUR LE SECOND THÉATRE-FRANÇAIS, PAR LES COMÉDIENS DU ROI.

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief

4245
2

A BRUXELLES,
AU BUREAU DU RÉPERTOIRE,
CHEZ ODE ET WODON, RUE DES PIERRES, N° 1137.

1827.

PERSONNAGES.	ACTEURS DE PARIS. MM.	ACTEURS DE BRUXELLES MM.
RIENZI, tribun.	LIGIER.	
COLONNE, noble Romain.	AUGUSTE.	
MONTRÉAL, connu sous le nom d'Uberti.	ALPH. GENIEZ.	
ALCÉRONI, guerrier.	BEAUVALET.	
ZÉNO, Romain.	SAINT-CLAIR.	
SAVELLI, noble Romain.	VINCENT.	
UN ROMAIN.	PAUL.	
	Mme	Mme
JULIA, fille de Rienzi.	CHARTON.	
MESSAGERS. FEMMES de Julia. CONJURÉS. SOLDATS. PEUPLE.	Personnages muets.	

La scène est à Rome en 1354.

IMPRIMERIE DE ODE ET WODON, RUE DES PIERRES, N° 1137

RIENZI.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MONTRÉAL, UN ROMAIN.

LE ROMAIN.

Un pélerin, venu des champs de la Provence,
Vers cette auguste enceinte en ce moment s'avance;
Il veut, noble Uberti, vous parler sans témoin.

MONTRÉAL.

Qu'il entre. *Le Romain sort.*
Quel est-il? pourquoi prendre un tel soin?

SCENE II.

MONTRÉAL, COLONNE *en costume de pélerin*.

MONTRÉAL.

Approchez, pélerin. Quel dessein vous amène?

COLONNE.

Un grand devoir.

MONTRÉAL.

Parlez.

COLONNE, *s'approchant.*

L'ignores-tu? La haine.
Ne me connais-tu pas, Montréal?

MONTRÉAL.

Est-ce vous?
Vous, Colonne!

COLONNE, *avec ironie.*

Oui, je viens seconder ton courroux.

MONTRÉAL.

Vous dans le Capitole, où Rienzi parle en maître!

COLONNE.

Sous ces pieux habits qui peut me reconnaître?
Ces cheveux négligés, mes yeux lassés de pleurs,
Mon front pâle, mes traits vieillis par les malheurs,
Tout me cache; à l'instant j'ai trompé ton œil même.
Cet insolent tribun qui siége au rang suprême,
Rienzi me connaît-il? chassé de ces remparts,
Où contre moi le peuple aiguisait ses poignards,
Huit ans, j'ai des humains abhorré la présence
Et d'opprobre accablé, vécu pour la vengeance;
De mon retour secret il n'est point informé.
Voudrais-tu lui laisser le tems d'être alarmé?
Le bruit de mon trépas, que j'eus soin de répandre,
Endort tous les soupçons et sert à me défendre...
Vois quels écrits le sort fait tomber en nos mains.
Prends, Montréal, et lis.

MONTRÉAL.

Au tribun des Romains,
A Rienzi... Mais d'où vient...?

Il les lui remet.

COLONNE.

Près du fort de Préneste,
Où de nos combattans on assiége le reste,
Un pélerin français, surpris par nos soldats
Au moment où vers Rome il dirigeait ses pas,
Les yeux levés au ciel que sa douleur accuse,
Nous livre ces écrits qu'aux rives de Vaucluse,
Conjurant par des vœux les destins ennemis,
Pétrarque et le pontife à son zèle ont commis;

Je m'en saisis, mon frère approuve mon audace :
Du pélerin captif j'ose prendre la place,
Et je viens, fatigué d'un long retardement,
Au fils de Montréal rappeler son serment.

MONTRÉAL.

Je n'ai point oublié le serment qui me lie
Aux mânes du héros qui dompta l'Italie,
Aux mânes de mon père, en ces lieux égorgé
Par l'ordre de Rienzi qu'il avait protégé ;
Et quand sera venu l'instant de la justice,
Ma main leur offrira du sang en sacrifice.

COLONNE.

Deux fois les alliés furent défaits par toi.
Est-ce ainsi, Montréal, que tu gardes ta foi ?
Tu jures dans Preneste, enflammé de colère,
De frapper le tyran qui t'a privé d'un père,
Tu pars, tu cours à Rome, et tu combats pour lui.

MONTRÉAL.

Moi!.. non... des seuls Romains mon courage est l'appui,

COLONNE, *avec un sourire ironique.*

Que j'aime ce transport !

MONTRÉAL.

Sur le bord de l'abîme
Je dus, en l'égarant, conduire ma victime.
Sous le nom d'Uberti reçu dans ce palais,
Seigneur, à la vengeance en espoir je volais.
Mais les maux des Romains m'ont arraché des larmes ;
On dévastait leurs champs, moi, j'ai saisi mes armes.
A punir l'oppresseur mon glaive est consacré ;
C'est mon premier serment et je le remplirai.
Je suis fier de me voir le défenseur de Rome...
Que dis-je?.. Le tribun la gouverne en grand homme;
Je me rappelle en vain mon devoir, ses forfaits,
Témoin de ses travaux, je l'admire et le hais.

COLONNE.

Toi, Montréal, vanter le bourreau de ton père!
O bassesse! de toi ma fureur désespère.
Sur l'infâme échafaud où sa tête roula,
Songe au moins que ton père en mourant t'appela.
Il veut être vengé. L'est-il? Parle.

MONTRÉAL.

A part.

Haut. O souffrance!
Je hais la trahison, ma patrie est la France;
J'aborde le tribun en frissonnant d'horreur,
Et le sort me condamne à cacher ma fureur.
Mon père, dans les nuits, sur ma tête coupable
Descend et frappe l'air de ce cri lamentable :
» Tu laisses sans vengeance un père gémissant!
« Et ton serment, mon fils! Du sang! je veux du sang. »
O Romains, liberté, j'aspire à vous défendre.
Toi, Rienzi, sans témoins je saurai te surprendre;
Là, je te combattrai.

COLONNE.

Le connais-tu, dis-moi?
Crois-tu que le tribun s'abaisse jusqu'à toi?
Ses bourreaux t'apprendront comment il se fait craindre.
Ce plébéien abject, profond en l'art de feindre,
Se vengea, Montréal, de nos cruels mépris;
Sa mystique éloquence embrasa les esprits;
Aux accens de l'airain qui sonnait les alarmes,
Son geste contre nous mit les Romains en armes.
Les peuples à ses pieds vinrent de toutes parts,
Et le sang des Colonne arrosa nos remparts.
Se voir un jour trahis est le destin des traîtres;
Il le fut. Rome en nous connut enfin ses maîtres :
Mais, ivre au souvenir de tant de maux soufferts,

Ne sachant être libre, et s'indignant des fers,
Elle se livre encore, après un long orage,
A ce vil imposteur qui l'abuse et m'outrage.

MONTRÉAL.

Il mourra : mais je reste aux Romains que je sers ;
Je ne souffrirai point qu'on leur donne des fers.
Qui tolère le crime à mes yeux est infame ;
J'expie, en l'attaquant, les remords de mon ame.

COLONNE.

Les remords !

MONTRÉAL.

Quel mortel fut plus infortuné ?
Toi-même, de mes maux tu vas être étonné.
Ah ! que ne suis-je encore au beau pays de France,
Sous un ciel dont l'éclat sourit à la Provence !
Là, ma mère alliait le charme de sa voix
Aux sons légers d'un luth réveillé sous mes doigts.
Du fond de l'Orient soudain la peste immonde,
Pour punir ses forfaits, vint décimer le monde ;
Elle infecta nos bords ; ma mère, sous ses coups,
Descendit dans la tombe en nommant son époux.
Malheureux ! Dans les cieux que ne l'ai-je suivie !
Déjà le mal impur avait frappé ma vie,
Mon corps dépérissait brûlé d'un feu mortel ;
J'expirais... O moment terrible et solennel !...
Deux femmes près de moi lentement s'approchèrent,
D'un air mystérieux sur mon lit se penchèrent ;
L'une d'elle surtout, au matin de ses jours,
Ange consolateur, m'apporta ses secours.
Que j'eus peur de mourir ! Ses attraits, son courage,
Cette tendre pitié peinte sur son visage,
Le Dieu, qui la guidait auprès de la douleur,
A l'âge où la beauté croit à peine au malheur,

De ce Dieu mort pour nous l'invisible présence,
Ces soins..., tout en mon cœur rappela l'existence,
Mes jours furent par elle arrachés au trépas :
Vers d'autres malheureux elle porta ses pas.
Ah! quel vide effrayant je sentis dans mon ame!
Elle ignorait mon nom; moi, j'ignorais ma flamme.
Aux autels, pour la voir, souvent je m'inclinais;
A travers les mourans, pâle, je me traînais
Dans ces réduits infects, effroi de la nature,
Que la peste peuplait de morts sans sépulture.
Mon père m'ordonna de quitter ce séjour,
Qui me cachait l'objet d'un si funeste amour;
Des Alpes à mes yeux ont disparu les cimes.
Qu'ai-je appris? A mon père on intente des crimes;
Rienzi sur un soupçon dans les fers l'a traîné;
L'innocent qu'il soupçonne est déjà condamné;
Rienzi, de Montréal poursuivant la mémoire,
Triomphe de sa mort comme d'une victoire;
Et moi, près des autels, et le glaive à la main,
A ses mânes plaintifs j'ai voué l'assassin;
J'épouse vos fureurs, je cache ma naissance,
Et cours au sein de Rome accomplir ma vengeance :
J'arrive.. Ciel! que vois-je?.. Ah! plains mon désespoir..
Etait-ce en ce palais qu'il fallait la revoir?

COLONNE.

Eh! quoi?

MONTRÉAL.

Cette beauté, dont mon ame asservie...
Cette vierge céleste, à qui je dois la vie,
Qu'un père fugitif laissa dans Avignon
Et qu'il rappelle enfin...

COLONNE.

Où?

MONTRÉAL.

Dans Rome.

COLONNE.

Son nom ?

MONTRÉAL.

La fille de Rienzi.

COLONNE.

Julia ?

MONTRÉAL.

Je l'adore.

COLONNE.

Connaît-elle ton nom ?

MONTRÉAL.

Elle-même l'ignore.

COLONNE.

A part. *Haut.*

Cachons-lui mes projets... Je ne puis rien sans toi ;
Toi seul es mon espoir.

MONTRÉAL.

Ce fer parle pour moi,
C'est celui de mon père.

COLONNE.

Ami, l'heure s'avance,
Le tribun aux Romains va donner audience,
Séparons-nous.

MONTRÉAL.

Adieu.

SCÈNE III.

COLONNE, *seul.*

Qu'a-t-il fait! L'insensé !...
Je n'hésiterai pas, mon devoir est tracé.
Rome, sois en ce jour l'instrument de ma haine ;
Déploie en me servant ta fureur souveraine ;

Frappe l'ambitieux qui t'ose gouverner;
Si tu ne combats plus, tu sais assassiner.
Je connais ton vil peuple, impatient d'un maître,
Qu'il adore et massacre avant de le connaître;
Lâche dans les combats, fier d'une trahison,
Et qui n'a de Romain conservé que le nom.
Je sais qu'il peut un jour tourner contre un Colonne
Et l'exemple et les fers qu'aujourd'hui je lui donne;
Mais pourvu que Rienzi périsse abandonné,
Dans la fange et le sang par le peuple traîné,
Que ses membres hideux, décorant la tribune,
Où sa haine jugea notre illustre infortune,
Maudits, foulés aux pieds, dans le Forum épars,
De leur sanglant aspect repaissent mes regards,
Et que sur les lambeaux que les flammes attendent,
Les Colonne dans Rome un seul instant commandent,
Dussé-je, objet d'horreur, subir le même sort,
Satisfait et vengé, je souris à la mort.

PLUSIEURS VOIX EN DEHORS.

Vive Rienzi!

COLONNE.

Qu'entends-je?

MÊMES VOIX.

Honneur à ce grand homme!

COLONNE.

Quel opprobre!

TILLE DE BRUXELLES
Archives - ARCHIVES
SEL

SCENE IV.

RIENZI, *portant un sceptre d'acier, surmonté d'un petit globe d'or et d'une croix;* COLONNE, MONTRÉAL, ZÉNO, L'AMBASSADEUR DE MILAN, ROMAINS, MESSAGERS *portant des baguettes*, ÉCUYERS, GARDES.

RIENZI.

Approchez, représentans de Rome,
Députés, sénateurs, guerriers. Que j'aime à voir
Près de moi des Romains se réunir l'espoir!
Entre nous et Colonne une lutte s'engage;
Rome va de ses droits s'assurer l'héritage,
Ou dormir sous le joug de maîtres insensés.
La victoire ou des fers; citoyens, choisissez.

UN ROMAIN.

Le monde rend hommage au sublime génie
Qui des barons altiers brisa la tyrannie.
Déjà le pèlerin, au bruit de vos travaux,
Vient des apôtres saints adorer les tombeaux;
Le vassal, dont les bras fertilisent la terre,
Ne craint plus dans la paix les fureurs de la guerre;
Il ne va plus de sang arroser les sillons,
Et, le glaive à la main, recueillir ses moissons.
Protecteur inspiré, que le ciel nous envoie,
Le peuple à votre nom verse des pleurs de joie,
Sur vous de l'esprit saint appelle les secours
Et de la gloire antique ose rêver les jours.

RIENZI.

Ils renaîtront. Bientôt, croyez-en ma parole,
La liberté romaine assise au Capitole,
Invitant au bonheur même ses ennemis,
Verra dans ses traités trente peuples admis,

Former de l'Italie une vaste puissance,
Pliant au joug des lois sa libre obéissance.
Mais au lieu de discours il me faut des soldats;
La mort seule des chefs finira nos débats.
Tant que sera debout cette roche funeste,
D'où les Colonne armés dominent sur Préneste,
Tant qu'ils vivront, craignez mon trépas et des fers.

ZÉNO.

Quels tourmens loin de vous n'avons-nous pas souf-
Que de sang ruissela dans nos places publiques, [ferts!
Jusque sur les degrés de nos sacrés portiques,
Quand le fer transmettait le pouvoir avili
Des Colonne aux Ursins et même aux Savelli,
Et quand Rome attendait, aveugle en son délire,
Lequel des deux partis elle avait à maudire!
Rome est à vous, tribun : mais contemplez ses maux;
Des combats et des cieux réparez les fléaux.
Nos toits offrent partout le deuil et l'indigence;
Quand la peste a cessé, la famine commence;
La guerre nous entoure; allégez les impôts,
A nos douleurs enfin donnez quelque repos.

RIENZI.

Du repos! suis-je bien sur les rives du Tibre?
Rome craint de combattre, et Rome se veut libre!
Vous libres! non, jamais. Le fer pèse à vos mains;
Vous n'osez pas mourir, vous n'êtes pas Romains,
Vous souillez ce beau nom, si grand par vos ancêtres,
Lâches, vous méritez qu'on vous laisse à vos maîtres.
Mais je verrai le peuple, on l'abuse, et ma voix
Sur les esprits séduits va reprendre ses droits.

A l'ambassadeur.

Le Milanais est libre. Honneur à votre armée!
A vaincre les tyrans elle est accoutumée;

Qu'elle hâte sa marche : allez, Rome l'attend.
Rienzi reconnaîtra ce service important.

A Zéno.

Et toi, lâche orateur, éloigne-toi.

ZÉNO, *à part.*

Qu'il tremble.

RIENZI, *aux messagers.*

Que le peuple ce soir auprès de moi s'assemble.

SCENE V.

RIENZI, COLONNE, MONTREAL, GARDES.

RIENZI, *à Colonne.*

Que voulez-vous?

COLONNE, *s'inclinant.*

Remettre au tribun des Romains
Ces écrits confiés à mes fidèles mains.

RIENZI, *après avoir lu.*

En termes éloquens on m'excite, on me loue,
Vous m'en voyez surpris, il faut que je l'avoue;
Je n'aurais jamais cru qu'on bornât ses secours
A prier l'Eternel de veiller sur mes jours.
Le légat tarde bien à remplir sa parole!
Mais j'ai le cœur romain, je suis au Capitole,
Comment craindre...? Dis-lui...

COLONNE.

Les grandeurs d'ici-bas,
Leurs soins, leurs vanités ne m'intéressent pas;
Ministre du Seigneur, mes pieux sacrifices,
Au mortel qui gémit, rendent les cieux propices,
Et de la paix du cloître, où se cachent mes jours,
Jamais la voix des grands ne vint troubler le cours;
Il n'est qu'un bien, tribun, où ma ferveur aspire;

Pour ce bien aux autels nuit et jour je soupire,
Le ciel connaît mes vœux.

RIENZI.

Ils seront exaucés.

COLONNE.

Je l'espère.

RIENZI.

Vos maux seront tous effacés.
L'Eternel a compté les pleurs de l'homme juste.

MONTRÉAL, *à part.*

Il le plaint.

RIENZI.

Acceptez en ce palais auguste,
Un abri protecteur, le pain hospitalier.

COLONNE.

Sur les tombeaux sacrés pour vous je vais prier.

RIENZI.

Allez, que le Seigneur vous entende et m'éclaire.

COLONNE, *en s'éloignant.*

Je vais sur toi de Rome amasser la colère.

Les gardes sortent à un geste de Rienzi.

SCÈNE VI.

RIENZI, MONTRÉAL.

RIENZI.

Je t'estime, Uberti, tu défends les Romains,
Ce peuple honore en toi l'appui de mes desseins.
Ecoute : tu connais le pouvoir qu'il me donne,
Il hait, si je condamne, absout, si je pardonne;
Rome vient sur mon front étudier ses vœux;
Toi, je t'ouvre mon cœur, juge-moi, je le veux.

MONTRÉAL.

Un tel honneur, tribun...

RIENZI.

Ne saurait te surprendre.
N'es-tu pas, Uberti, digne de me comprendre?
Tu vois de toutes parts ces forfaits triomphans,
Dont les récits affreux, légués à nos enfans,
Iront de siècle en siècle épouvanter l'histoire;
Des guerriers appelant le meurtre une victoire;
Des rivaux dans les cours n'osant s'entr'égorger,
Cherchant dans les poisons des crimes sans danger;
Des juges corrompus, imposés aux provinces,
Faisant de la justice un revenu des princes;
L'adultère partout, en tous lieux la terreur,
Les cités des brigands soudoyant la fureur;
Des cieux, pour nous punir, les flammes descendues
Dévorant en courroux les villes éperdues;
Les fleuves débordés, la famine, la mort,
La peste, s'élançant du midi sur le nord,
Et, ministre hideux des vengeances divines,
Restant seule debout au milieu des ruines :
Voilà quels sont nos maux. Rome, par ses fureurs,
Du siècle de Néron surpassa les horreurs.
Le pontife, en fuyant, l'abandonnait au crime;
De vingt partis rivaux tour à tour la victime,
Elle donna sa honte en spectacle aux humains;
L'univers sur ces bords cherche en vain les Romains.
Et par quelques soldats en un fort transformée
La tombe d'une vierge arrêta leur armée [1].
Dans les jours d'indulgence au repentir ouverts
Partout les pèlerins de cilices couverts,
Désertant leurs foyers pour inonder les nôtres,
Marchaient, la croix en main, aux tombeaux des Apôtres;

* De Metella.

Nos toits hospitaliers les livrent au trépas,
Et les sacrés autels ne les protégent pas.
Sous les ombrages verts des jardins d'Albunie,
Les Colonne vendaient à l'audace impunie
Et le crime commis et le crime à venir.
Le Seigneur me cria : « Lève-toi, va punir. »
Alors, les yeux en pleurs, j'allai, sous nos portiques,
Consulter les débris de nos marbres antiques :
Mais ce peuple abruti riait de mes travaux :
«N'avons-nous plus de vous, Romains, que vos tombeaux?
» Criais-je. Des vieux tems que n'ai-je vu la gloire!
» Mais ici tout périt, tout, même leur mémoire. »
La jeunesse romaine a compris ces transports;
Elle jure en secret d'appuyer mes efforts;
Les Colonne nommaient mon audace démence;
De leurs affronts amers dévorant l'insolence,
Comme un vil insensé, jouet de leurs plaisirs,
Par mes discours fougueux j'égayais leurs loisirs.
Le Romain se réveille, il se lève, il est libre;
Sa splendeur renaissante enorgueillit le Tibre;
Le commerce fleurit; unie à mes drapeaux,
L'Italie étonnée enfante des héros :
Mais trahi lâchement, frappé de l'anathême,
Dépouillé du pouvoir par des ingrats que j'aime,
Seul, sur les Apennins je bravai les frimats,
Et leurs antres profonds ne m'y cachèrent pas.
J'ai langui dans les fers, où mon ame oppressée.
Du malheur des Romains tourmentait sa pensée;
Lasse enfin de souffrir, pleurant son attentat,
Rome entière m'appelle à relever l'Etat;
De cris, de chants pieux les chemins retentissent;
Les brigands en ont fui, les peuples m'y bénissent :
Quelques efforts de plus j'accomplis mes desseins,
Et le sang...

MONTRÉAL.

Trop de sang a coulé sous vos mains.

RIENZI.

Avant de condamner, jeune homme, il faut m'entendre.
J'ai fait couler du sang, j'en dois encor répandre.
Les traîtres périront : dictateur redouté,
Je dois sur la terreur fonder la liberté;
Et par un coup d'état affranchir l'Italie
De ces lâches tyrans dont l'aspect m'humilie.

MONTRÉAL.

Je ne puis qu'admirer de si hardis desseins :
Ils sont dignes de vous; mais je tremble et vous plains.
J'aime Rome, à son nom souvent, dans mon jeune âge,
Je frémissais, mon sang colorait mon visage.
Que je brûlais d'y voir régner la liberté!...
Mais, par l'ombre d'un père en secret tourmenté,
Plus d'un fils, en ces lieux...

RIENZI.

Et! qu'oserait-il faire?
Je rendrai compte au fils de la mort de son père.
Vers les nobles destins je me sens entraîné;
Tout suit le mouvement par moi seul ordonné.
Déjà de mes succès la nouvelle est semée;
Milan vers nos remparts dirige son armée;
Elle approche; Arezzo m'a promis des soldats,
L'incertain Albornos marchera sur leurs pas;
Préneste tombe enfin, la discorde s'oublie;
Et mes rivaux tremblans me cèdent l'Italie.
Toi, qui briguas l'honneur de combattre en nos rangs,
Toi, que je vois rempli d'horreur pour les tyrans,
Suis-moi, dans la carrière ouverte à mon audace,
Tu n'as plus de parens, mon fils, je les remplace;
Aucun beau souvenir ne s'attache à ton nom,

Commence en me servant une illustre maison;
Qu'un intérêt commun, Uberti, nous rassemble,
Triomphons des Colonne, ou bien mourons ensemble.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIÈRE.

RIENZI, ALCÉRONI.

RIENZI.

Quels sont, Alcéroni, les desseins du légat?
Vient-il nous secourir, ou trahit-il l'Etat?
Près du lac Bolséno qui retient son armée?

ALCÉRONI.

Elle est prête à partir de courage enflammée.
Le légat vous promet...

RIENZI.

Il diffère toujours.

ALCÉRONI.

Dans deux jours il sera sur ces bords.

RIENZI.

Dans deux jours!..

Après une pause.

Je les tenais captifs, les haches étaient prêtes;
Dans Rome délivrée allaient tomber leurs têtes;
Ils vivent, quand leur mort assurait mes desseins!
Colonne!

ALCÉRONI.

Redoutez encor plus vos Romains?

RIENZI.

Les Romains!

ALCÉRONI.

Excusez mon austère franchise.
Oui, j'ose, en l'admirant, blâmer votre entreprise.
Je ne suis qu'un soldat, fier de vaincre pour vous;
Si mon trépas vous sert, je bénirai ses coups.
Mais je hais vos flatteurs, et mon ame lassée
D'aucun voile aujourd'hui ne couvre sa pensée.
Voyez quels sont, tribun, les Romains de nos jours;
Ils pensent à trahir, en vendant leurs secours;
L'impunité du crime est leur unique étude,
Et leurs propres fureurs ont fait leur servitude.

RIENZI.

Respecte les Romains.

ALCÉRONI.

Ils n'ont rien respecté;
Ils ne comprennent pas encore la liberté.
Le pontife cacha leur bassesse profonde,
Tant que sa voix bénit et ces murs et le monde;
Et lorsqu'au Vatican, arbitre de leurs droits,
Sa justice apaisait les querelles des rois.
De son autorité le divin caractère
Inspire seul à Rome un effroi salutaire;
Il plait à son orgueil en domptant ses fureurs.
L'absence du pontife a causé nos erreurs.
Clément n'est plus; déjà, regrettant l'Italie,
Son pieux successeur à vos efforts s'allie;
Les Romains ont besoin de son joug révéré,
Rendez le Capitole au pontife sacré.
Le légat de son camp vous ouvre les barrières;
Marchez au même but sous les mêmes bannières;
Qu'il vienne...

RIENZI.

Quels conseils oses-tu me donner?
Tu ne me comprends pas, je dois te pardonner.

ALCÉRONI.

Les mœurs dictent les lois, tribun; les républiques
Demandent en tous tems ces vertus héroïques,
Que perdit l'univers avec les vrais Romains.

RIENZI.

Il ne t'appartient pas de juger mes desseins.
Un jour, Alcéroni, tu pourras les connaître.
De ce peuple, dis-moi, ne suis-je pas le maître?
Le Dieu qui daigne encor lui parler par ma voix,
Lui rendra ses vertus en lui rendant ses droits.
Ma gloire et son bonheur, voilà mes seuls oracles!
Ma volonté toujours maîtrise les obstacles.

ALCÉRONI.

Vous affectez, seigneur, au sein du tribunat,
D'un monarque imposant la puissance et l'éclat;
Le Romain ébloui vous redoute, et vos fêtes....

RIENZI.

L'endormaient, quand l'orage a grondé sur nos têtes.

ALCÉRONI.

Pourquoi vous revêtir de ces titres si vains
Que l'orgueil?..

RIENZI.

J'ai besoin d'étonner les Romains.

ALCÉRONI.

Si le peuple...

RIENZI.

A ma voix sa fureur est docile.

ALCÉRONI.

J'appris à le connaître aux Vêpres de Sicile.

RIENZI.

Le peuple! si je tombe, il perdra son soutien;

ILLE DE BRUXELLES - STADSBRUSSEL
Archives - Archief

Il n'a d'autre intérêt, d'autre vœu que le mien;
Il me suivra; sa main, à mes rivaux funeste,
Guidera la charrue où s'élève Préneste;
Va, son malheur passé m'est garant de sa foi.
Sans lui je ne suis rien... Que serait-il sans moi?
Italie, en héros tu fus long-tems féconde,
Réveille-toi! ton sort est d'éclairer le monde.
Au succès qui m'est dû je m'avance à grands pas;
Guerrier, sers mes projets et ne les juge pas.
J'attends ici ma fille.

SCENE II.

RIENZI, *seul.*

Armé de sa constance,
Un héros des partis lasse la résistance;
Il va droit au péril qu'il est fier d'affronter.
Qui suit un grand dessein ne doit pas s'arrêter.
O Camille, Brutus, inflexibles courages,
Vous dont ce peuple vil a vendu les images,
Ombres saintes, pardon! Quittez vos froids tombeaux
Et soutenez ma force en des projets si beaux!
O Liberté! pour toi combattrai-je sans gloire?
Ma mort sous tes drapeaux devient une victoire,
Ma mort fait des héros... Et vous, tombez, tyrans,
Je vous écraserai sous vos palais croulans!
Fondi, de Borello lieutenant sanguinaire,
Mancini, qui pourrais un jour venger ton frère,
Charles, qui, protégé par tes lointains remparts,
Promis insolemment d'imiter les Césars,
Perfide, ingrat Bertold, je vous proscris; mon glaive
Dans la main d'Uberti sur vos têtes se lève.
Qu'il frappe au nom du Dieu dont le bras me soutient,

Qu'il frappe, je l'ordonne ; Uberti m'appartient.
Né de parens obscurs, il aime, il a su plaire,
En couronnant ses feux je me rends populaire...
On vient.

SCENE III.

RIENZI, JULIA.

JULIA *à part.*

Que me veut-il ?

RIENZI.

Ma fille, approche-toi.
Les dons de l'Éternel sont descendus sur moi.
Pour être libre un jour me prêtant sa puissance,
Rome entière se plie à mon obéissance :
Mais si je meurs, frappé dans un projet si beau,
Solitaire, n'osant pleurer sur mon tombeau,
Parmi mes ennemis que deviendrait ma fille ?
Je te laisse un époux en qui la vertu brille ;
Jeune, vaillant, dans Rome il porte un nom vanté ;
Il a vaincu sous moi pour notre liberté ;
Sa tendresse t'assure un avenir prospère,
Et cet heureux époux est Uberti.

JULIA *avec une joie timide.*

Mon père...
Ah ! combien il m'est doux de vous devoir le jour !
Mon ame à votre choix sourit avec amour.
Mais que redoutez-vous ? Votre ardente éloquence
A-t-elle dans les cœurs vu mourir sa puissance ?
Vous êtes ce Rienzi, qui réforma nos lois,
Fut le sauveur de Rome et le juge des rois.
Poursuivez, votre gloire accablera l'envie ;
Uberti vous consacre et son glaive et sa vie ;
Je conserverai ses jours.

RIENZI.

Que dis-tu ?

JULIA.

Pardonnez,
Seigneur, si nos amours, aux larmes condamnés,
Sans l'espoir de l'hymen, tremblant de vous déplaire,
De cet événement vous ont fait un mystère.

RIENZI.

Quoi ! tu sauvas ses jours !

JULIA.

Quand de lâches Romains
Vous forcèrent à fuir sur les monts Apennins,
Je demandai ma part à votre destinée :
Mais, aux murs d'Avignon par votre ordre amenée,
Un cloître protégea ma jeunesse et mes pleurs ;
Là, mon incertitude irritait mes douleurs.
La peste en ces climats déploya sa furie ;
Tout mourait... Implorant les faveurs de Marie,
Des sœurs, en sacrifice offrant de chastes jours,
Aux ravages du mal opposaient leurs secours ;
Partout où l'on souffrait on rencontrait ces femmes,
La gloire d'ici-bas n'enflammait pas leurs ames ;
Leurs combats ne voulaient que les cieux pour témoins.
Près d'elles...

RIENZI.

Uberti...

JULIA.

Fut sauvé par mes soins ;
Dans Rome sa valeur soutint votre puissance,
Et notre amour est né de la reconnaissance.

RIENZI.

Il suffit, Julia, je vous chéris tous deux ;
Bientôt la voix d'un prêtre aura béni vos feux.

Je puis choisir. Est-il quelqu'illustre famille,
Qui n'aspire, dans Rome, à l'hymen de ma fille?
Mais Uberti me plaît, qu'il t'aime, j'y consens,
Ton père bénira vos amours innocens;
Si de nouveaux lauriers il ombrage sa tête,
Aux autels de l'hymen tu deviens sa conquête;
J'enhardirai d'un mot son modeste embarras,
Qu'il vienne, qu'il me parle et je lui tends les bras.

SCENE IV.

JULIA, *seule.*

O devoir plein d'attraits! O douce et chaste ivresse!
Qui m'eût dit que mon père, approuvant ma tendresse,
D'un si touchant hymen me ferait une loi!
Qui retient Uberti? Que n'est-il près de moi!
Ah! si je fus heureuse en essuyant ses larmes,
Grand Dieu! combien sa joie aura pour moi de charmes!
Plus de remords, enfin plus de crainte et d'ennui!..
J'ai regret au bonheur que je goûte sans lui...
Au-devant de ses pas mon cœur tremblant s'élance.
Mais qu'entends-je? Est-ce lui? Je le vois, il s'avance.

SCENE V.

JULIA, MONTRÉAL.

JULIA.

Que l'espoir du bonheur brille enfin sur ton front.

MONTRÉAL.

Va, jamais dans mes yeux les pleurs ne tariront.
La mort seule...

JULIA.

Uberti, le sort nous est prospère.

MONTRÉAL.

A nous ? Ah ! Julia !

JULIA.

Tu vas bénir mon père.

MONTRÉAL.

Moi, le bénir !

JULIA.

Son cœur dispose de ma foi.

MONTRÉAL.

Qu'entends-je ?

JULIA.

Mon époux...

MONTRÉAL.

Eh bien ! quel est-il ?

JULIA.

Toi.

MONTRÉAL.

Je serais ton époux !... Hélas ! ce n'est qu'un songe,
Un espoir enivrant, où son erreur la plonge.
Dois-je le lui ravir ?

JULIA.

Que parles-tu d'erreur ?
Sors de ce deuil profond, ose croire au bonheur.
A nos autels bientôt par mon père amenée,
Des roses de l'hymen je serai couronnée,
Et l'anneau nuptial va m'enchaîner à toi :
Mon père me l'ordonne.

MONTRÉAL.

Hélas !

JULIA.

O douce loi !
Tu combattras pour lui, ta victoire s'apprête ;
De lauriers au retour j'irai ceindre ta tête.

MONTRÉAL, *avec un égarement gradué.*

N'est-il plus, Julia, d'obstacle à mon ardeur ?

Lève sur moi tes yeux où brille la candeur;
Notre amour a vaincu la fortune jalouse;
Combien je t'aime! Un jour tu serais mon épouse!

Il lui prend la main.

Ta main!... Voici l'autel; il resplendit de feux;
Un prêtre, un livre saint, qui reçoit nos aveux,
Nos sermens... *Avec effroi.*
Des sermens! O mon père, mon père
Que j'y survive ou non, je vais te satisfaire;
Pardonne à ma faiblesse.

JULIA.

Uberti, qu'avez-vous?

MONTRÉAL, *hors de lui.*

Des remords.

JULIA.

Des remords! Dieu, prends pitié de nous!

MONTRÉAL.

Mon père veut du sang; fuis, fuis-moi, chère amante.

JULIA.

Quels discours! en mon ame ils jettent l'épouvante.

MONTRÉAL, *revenant à lui.*

Qu'ai-je dit!

JULIA.

Tu parlais de ton père... de sang.

MONTRÉAL.

Sous le fer des bourreaux il mourut innocent.

JULIA.

Sa tombe...

MONTRÉAL.

Il n'en a pas.

JULIA.

Mais son ombre indignée
Peut-elle condamner un si tendre hyménée?

MONTRÉAL.

Jamais les feux d'hymen ne brilleront pour moi.
Le ciel prononce.

JULIA.

Eh bien!

MONTRÉAL.

Je mourrai loin de toi.

JULIA.

Qui peut nous séparer?

MONTRÉAL.

Le meurtre de mon père.

JULIA.

Achève, explique-moi cet horrible mystère.

MONTRÉAL.

Ne m'y condamne pas.

JULIA.

N'importe, je le veux.

MONTRÉAL.

D'amour et de douleur, eh bien! mourons tous deux.
Tu vas me détester : mais mon ame abattue
A nourri trop long-tems le secret qui me tue;
Partage le poison qui dévore mes jours.
Pourquoi, quand j'expirais, m'entourer de secours?
De ceux que tu sauvas ignorant la naissance,
Tu portais au hasard ta sublime assistance;
Et, quand le ciel sur nous vomissait des fléaux,
L'excès de nos malheurs nous rendait tous égaux.
Ah! que ne suis-je encore à cette heure suprême!
Je te dirais : Fuis-moi, fuis un ingrat qui t'aime,
Tu conserves un bras à ton père fatal...

JULIA.

Malheureuse!

MONTRÉAL.

Je suis le fils de Montréal.

JULIA.

Je me meurs.

Elle tombe entre les bras de Montréal.

MONTRÉAL.

Julia... Dieu! sa main est glacée.
Julia!... Je la tue... O terrible pensée!
Qu'ai-je fait? Entends-moi.

JULIA.

Qui me parle?... Uberti.

Elle le repousse.

Ah! que dis-je? Quel nom de ma bouche est sorti!
Je n'ai plus devant moi qu'un imposteur, un traître,
L'ennemi de Rienzi, son assassin peut-être...
Sous de brillans dehors pourquoi te cachais-tu?
Dans le cœur des mortels n'est-il plus de vertu?
Par tes discours trompeurs tu m'abusais sans peine;
L'amour n'est qu'un moyen dont se servait ta haine.

MONTRÉAL.

Tu ne le penses pas. Je venais en ce lieu
Combattre le tribun en présence de Dieu,
Je te revis... Amour, invincible puissance!...
Je pâlis, je tremblai; devoir, honneur, vengeance,
Sermens, j'oubliai tout pour te voir et t'aimer,
Pour ce bonheur amer qui vint me consumer;
Parjure à mes sermens, je me hais et t'adore.

JULIA.

Eh bien, prouvez-moi donc que vous m'aimez encore.
Respectez un héros, l'honneur du nom Romain,
Qui se confie à vous et vous offre ma main.
Votre père, au-dessus des humaines misères,
Des cieux voit en pitié nos fureurs éphémères.
Aux pieds de l'Éternel peut-il en ordonner?
Chretien, votre devoir est de tout pardonner.

Seigneur, au nom des maux où je suis enchaînée,
Au nom de Rome en deuil avec moi prosternée,
Pardon!

MONTRÉAL, *voulant la retenir.*

Ciel! Julia!

JULIA.

Je reste à vos genoux.

MONTRÉAL.

Vous à mes pieds!

JULIA.

Cédez!

MONTRÉAL.

Que me demandez-vous?

JULIA, *se levant.*

Jurez-moi d'oublier votre cruelle injure.

MONTRÉAL.

Je ferais le serment de me rendre parjure!
Jamais.

JULIA.

Perfide! Au meurtre il brûle de courir.

MONTRÉAL.

Empêche ma vengeance en me faisant mourir,
Proclame qui je suis.

JULIA.

Eh! le puis-je, barbare?
O douleur!

MONTRÉAL.

Julia! tu pleures.

JULIA.

Je m'égare.
Montréal, laisse-moi, nous sommes ennemis;
A tes pas de ces murs l'accès n'est plus permis.
Entre mon père et toi crois-tu que je balance?
Penses-tu que je garde un coupable silence?

Tu crois venger ton père en immolant le mien :
Mais la nature parle à mon cœur comme au tien.
Garde-toi d'approcher de ce triste rivage,
Va-t-en, fuis... En mon sein j'emporte ton image...
Adieu! c'est pour toujours. Je ne dois plus te voir;
Tremble, si tu reviens, je ferai mon devoir.

SCÈNE VI.

MONTRÉAL, *seul.*

Je reste; sa douleur de mes vœux est complice;
Le trépas du tribun préviendra mon supplice.
Va, si tu me traînais au pied du tribunal,
Où ton effroi, Rienzi, condamna Montréal,
Je puis, à tes soldats arrachant une épée,
La plonger dans mon cœur, mais de ton sang trempée.
Il s'avance.

SCENE VII.

MONTRÉAL, RIENZI.

RIENZI.

Un complot, dans l'ombre concerté,
Portait le coup mortel à notre liberté.
On en veut à ma vie.

MONTRÉAL.

Eh! qui, Seigneur?

RIENZI.

Un traître,
Que j'ai comblé d'honneurs, que j'aurais dû connaître,
Qui se découvre enfin.

MONTRÉAL.

Quel est-il?

VILLE DE BRUXELLES
Archives

RIENZI.

Savelli.
Sous lui marchent Bertold, des Ursins, Ofelli,
Mancini, Gaétan, et tant d'autres encore,
Qui souillent ces vieux noms que l'Italie adore;
Pour eux des noirs cachots les portes vont s'ouvrir,
Le pèlerin français les prépare à mourir.
Tout me sert, Uberti; le farouche Colonne,
Introduit dans nos murs, au glaive s'abandonne;
L'insensé trahira ses vains ressentimens;
On le cherche, la mort va finir ses tourmens.
Rassure les Romains, qu'a troublés sa furie,
Dis-leur que le tribun veille sur la patrie;
Promets, remplace-moi.

MONTRÉAL.

Cet honneur m'est sacré,
Mais il est d'autres soins... Seigneur, j'obéirai.

Il sort.

SCENE VIII.

RIENZI, SAVELLI ET CONJURÉS ENCHAÎNÉS, GARDES.

RIENZI.

Vous voilà donc, moteurs de projets anarchiques,
Criminels artisans de nos maux domestiques,
Qui mettez votre gloire à tramer des complots,
Et, le poignard en main, vous croyez des héros;
Vous êtes dans les fers et votre rage impie,
Attendant son arrêt, par la terreur s'expie.
Quand je me reposais sur la foi des sermens,
Vous conspiriez ma mort et des embrasemens.
Vous vouliez me punir du frein mis à vos crimes;
Il vous faudrait toujours de l'or et des victimes.

SAVELLI.

Qui nous accuserait?

RIENZI.

Tiens, démens ces écrits,
Par de fidèles mains dans ta maison surpris;
Approche, lis ces noms... Cache ton épouvante.
A quels vœux s'emportait ton ame délirante!
Je ris de tes efforts, le peuple est avec moi;
Traître, tu n'as perdu que tes amis et toi.
Vous ne me dites rien... Votre mort est certaine.

SAVELLI.

Fussions-nous innocens, nous craindrions ta haine.

RIENZI.

Le juge ne hait point; semblable à l'Éternel,
En condamnant le crime, il plaint le criminel.
Devais-je être l'objet de vos fureurs extrêmes?
Qu'ai-je enfin épargné pour vous rendre à vous-mêmes?
Emplois, trésors, faveurs, j'osai tout vous donner.
Que faisais-je?... Faut-il craindre de pardonner?
Vous n'avez qu'un instant, répondez, misérables;
Cet écrit vous accuse, êtes-vous tous coupables?
N'en puis-je sauver un? *Colonne paraît.*

SAVELLI.

Non, nous le sommes tous.

RIENZI.

Quoi! Tous!.. Il faut mourir... Allons! préparez-vous.

SCENE IX.

SAVELLI, COLONNE, CONJURÉS, GARDES *au fond.*

COLONNE.

Éloignez-vous, soldats. Un zèle ardent m'anime,

C'est un devoir pour moi que d'effacer leur crime :
Mes paroles de paix toucheront ces pervers.

Aux conjurés.

Mes frères, approchez ; vous tremblez dans les fers,
Rassurez-vous ; la mort brise tout esclavage.
Que faut-il pour mourir ? un instant de courage.
Priez pour vos bourreaux ; et sans rien déclarer...

SAVELLI.

Que nos regrets... *Les conjurés s'inclinent.*

COLONNE, *s'approchant et baissant la voix.*

Amis, je viens vous délivrer.

SAVELLI.

Vous ?

COLONNE.

Moi !... je suis Colonne.

SAVELLI.

O ciel ?

COLONNE.

De la prudence !
Vois cette cicatrice... on m'observe... silence !
Rien n'est désespéré, j'armerai vos vassaux,
J'irai dans le Forum briser les échafauds ;
Naldi, Selva, Lescar embrassent notre cause ;
Sur votre fermeté notre succès repose.
Rienzi de nos complots n'arrête qu'un ressort,
Tout est prêt : je vous sauve et le tyran est mort.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, ALCÉRONI.

ALCÉRONI.

Au fond de leurs cachots, gardes, qu'on les entraîne,
Le tribun vous l'ordonne.

COLONNE.

Abjurez toute haine ;

Dieu ne laisse jamais les crimes impunis ;
Expiez-les ; ce soir vos maux seront finis.

Colonne sort d'un côté ; les conjurés et les gardes sortent de l'autre.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCENE PREMIERE.

MONTRÉAL, *seul.*

MONTRÉAL.

Adieu, Rome ! au tombeau je suis prêt à descendre ;
Adieu, je n'irai plus fouler ta noble cendre.

Il s'approche d'une fenêtre.

Ton grand peuple illustré par la guerre et les arts,
Sept cents ans des mortels étonna les regards,
Sa gloire embellissait les rivages du Tibre ;
Dans l'univers esclave il voulait être libre...
Quels changemens, grand Dieu ! Que de marbres brisés !
Quel pompeux souvenirs des Romains méprisés !
Tout est frappé du sceau des vengeances divines,
Et je pleure sur moi devant tant de ruines !

Il s'avance.

Dans ton faible destin sache te renfermer.
Que pouvais-tu, mortel ? Ah ! je pouvais aimer.
O Julia ! Romains ! ô sermens ! ô mon père !
Trahirai-je une cause à mon ame si chère ?
Non... Serais-je un parjure à soi-même odieux ?...

Je me débats en vain sous le pouvoir des cieux.
Comment, pur de tout crime, ai-je excité leur haine?
Cède, aveugle instrument cède au Dieu qui t'entraîne,
Sois fils et chevalier, combats un assassin,
Qu'il se défende, meure, ou te perce le sein.
Colonne est sans pouvoir... N'importe, il est Colonne!
Veillons sur les Romains que le ciel abandonne.

SCENE II.

COLONNE, MONTRÉAL.

COLONNE.

Ah! je respire enfin; le tribun est perdu;
Son trépas, Montréal, est dans Rome attendu.
Voici l'occasion d'effacer ton offense;
Frappe, je serai là pour prendre ta défense;
On m'interdit ces lieux. Un obscur étranger
Au milieu des Romains n'a pas droit de siéger :
Mais j'attends près d'ici que le tribun expire;
A ses derniers momens je viendrai le maudire...
Tu détournes les yeux, et tu ne conçois pas
La haine qu'en mon ame irritent ces climats.
Je ne sais quel honneur te tient en sa puissance,
Et sur de vaines lois gouverne ta vengeance.
La douleur n'a jamais égaré ta raison.
Tu n'as pas vu périr l'espoir de ta maison,
Sept frères massacrés par un peuple en furie
Près du père avec eux armé pour la patrie.
As-tu porté, trompant les regards des soldats,
Les restes de ton père enlacés de tes bras?
As-tu creusé sa tombe, et d'une main tremblante
Rejeté sur son corps une terre sanglante?
Tu n'as pas fui vaincu, Montréal : cet affront
De rides, jeune encore, a sillonné mon front.

Aux coups des meurtriers pour dérober ta tête,
As-tu durant les nuits affronté la tempête?
Proscrit, à demi-nu, glacé par les hivers,
De longs gémissemens as-tu troublé les airs?
Dévorant un pain vil, toujours trempé de larmes,
Dans l'ombre mendié, même en montrant tes armes,
Fuyant l'aspect de l'homme et surtout l'amitié,
As-tu d'un bienfaiteur redouté la pitié?
Entends-tu quelquefois à travers la nuit sombre
De ton père sanglant vers toi se traîner l'ombre?

MONTRÉAL.

Tu rouvres ma blessure.

Eh! pourquoi frémis-tu,
Quand je peins à nos pieds le tyran abattu?
Je ne puis l'approcher : mais unissons nos haines,
De son sang, devant moi, cours épuiser ses veines;
J'oublîrai, Montréal, ce qu'il m'a fait souffrir,
En le voyant long-tems se débattre et mourir.

MONTRÉAL.

Tant de férocité te condamne et m'irrite;
Offre-moi des dangers et je m'y précipite;
Ta voix au déshonneur ne saurait m'entraîner :
Propose-moi de vaincre et non d'assassiner.
Que je suis malheureux! Jouet d'un sort contraire,
J'admire en frémissant le bourreau de mon père.
Ah! s'il l'eût respecté, défenseur de la loi,
Colonne, je n'aurais d'autre ennemi que toi.
Je tiendrai mes sermens, mais sans servir ta haine.
Rome, ces mains jamais ne riveront ta chaîne...
Je vois partout la mort, et l'attends sans pâlir;
Le sort peut m'accabler, mais non pas m'avilir.
Interrogez-vous tous! Qui remplira dans Rome

Le vide qu'en mourant laissera ce grand homme?

COLONNE.

Il n'est point de grandeur, où je vois des forfaits.

MONTRÉAL.

Quoique son ennemi, Colonne...

COLONNE.

Je le hais.
Son trépas me suffit, et place au rang suprême
Mon illustre maison, qui revit en moi-même.
Mais, si l'on me trahit, prévenant mon trépas,
Ce poignard, Montréal, ne me trahira pas.

MONTRÉAL.

Je comprends, tout mon sang indigné se soulève;
Redoute, malheureux...

COLONNE.

Tes discours?

MONTRÉAL.

Non ce glaive.
Ose me rencontrer au milieu des combats;
J'attaque, je triomphe, et ne dénonce pas.

COLONNE, *le regarde sortir, rêve et dit :*

Mort!...

SCÈNE III.

ZÉNO, ROMAINS.

ZÉNO.

Ecoutez, amis! avec quelle insolence
Aux plaintes des Romains il imposa silence.
Eh! que vous promet-il? Des malheurs sans repos.
Son luxe n'a-t-il pas dévoré les impôts?

UN ROMAIN.

De vos maux, citoyens, accusez les Colonne.

ZÉNO.

J'en accuse Rienzi.

LE ROMAIN.

Notre amour l'environne.

ZÉNO.

Non.

PLUSIEURS VOIX.

Non.

LE ROMAIN.

Qu'ai-je entendu? grand Dieu!

ZÉNO.

La vérité.

LE ROMAIN.

Le tribun est par toi sans pudeur insulté!
Mais ne t'ai-je pas vu, sauvé par sa clémence,
Exalter son génie et sa mâle éloquence;
Et d'un encens menteur parfumant les chemins,
De tes cris d'allégresse étonner les Romains?
Ne te souvient-il plus que ta voix mercenaire
Par tes délations mendiait un salaire,
Et dans Rome insultait les Colonne.

ZÉNO, *vivement.*

Tais-toi.
Confondre un tel outrage est au-dessous de moi;
Dérobe à mon courroux ton audace ennemie:
Malheureux, crains la mort.

LE ROMAIN.

Et toi, crains l'infâmie.

ZÉNO.

Romains, ralliez-vous sous les mêmes couleurs,
Et contre le tribun unissez vos douleurs;
Qu'avec la piété la paix rentre dans Rome:
N'osez-vous la sauver par la mort d'un seul homme?

Interrogez sa vie. A-t-il, par ses discours,
De vos calamités interrompu le cours?
N'ose-t-il point, du haut d'un tribunal impie,
Différer le trépas pour mieux flétrir la vie?
De ceux qu'il condamna les mânes répondront.

SCÈNE IV.

RIENZI, MONTRÉAL, ZÉNO, ROMAINS, MESSAGERS, GARDES, ECUYERS.

LE ROMAIN, *bas à Rienzi.*

On veut t'assassiner, tribun.

RIENZI.

Ils n'oseront.

A la tribune.

Je n'en dois plus douter, une ligue ennemie
De bruits calomnieux s'arme contre ma vie :
Pour mieux vous accabler, on veut vous désunir;
Mais contre un vain complot je viens vous prémunir.
Aux discours pleins d'audace ont succédé les craintes;
Les murs du Capitole ont gémi de vos plaintes :
Vous reculez déjà devant la pauvreté,
Et n'osez d'un peu d'or payer la liberté.
De semblables regrets sont-ils nés dans vos ames?
Non! de l'honneur en vous vivent encor les flammes.
Les Colonne, Romains, vous les ont inspirés :
Ne pouvant vous soumettre, ils vous ont égarés;
Par Uberti vaincus ils tremblent pour leur vie,
Et ne m'attaquent plus que par la calomnie.
Descendans du grand peuple, écoutez, jugez-nous.
Des fers, où j'ai langui, rappelé parmi vous,
Je vous ai vus livrés aux guerres intestines :
Le Gibelin, le Guelfe, affamés de rapines.

Poursuivaient leur vengeance au-delà des tombeaux,
Et des corps mutilés profanaient les lambeaux;
Arrachés d'une terre en chefs-d'œuvre féconde,
Les vieux débris de Rome ont embelli le monde.
Je parus, je parlai; le désordre cessa.
Mais, ces flots de brigands, que mon nom dispersa,
Réunis aux Colonne, enfermés dans Préneste,
Pensent vous imposer un joug que je déteste.
C'est une lutte à mort qui se livre entre nous :
Tant qu'ils verront le jour je ne puis rien pour vous.
Ils entravent partout le bien que je médite :
Par la nécessité leur perte m'est prescrite.
Si vous me trahissez, tendez les mains aux fers.
Suis-je vainqueur?... Salut, maîtres de l'univers,
D'un illustre avenir acceptez les prémices!
Je vous rends les tribuns, le sénat, vos comices,
Ce Forum, où Gracchus a soutenu vos droits,
Où tonnait Cicéron, où l'on jugeait des rois;
Et, reprenant enfin sa splendeur souveraine,
Rome encor des cités va devenir la reine,
Grand Dieu, qui sur la terre as jeté les mortels,
Toi, dont mes soins pieux relèvent les autels,
Mets en ce jour un terme à nos longues misères,
Et ne nous punis plus des crimes de nos frères!

Il s'incline sur la tribune.

LE ROMAIN.

Le bras d'un Dieu vengeur s'appesantit sur nous.
Qu'avons-nous fait? Comment apaiser son courroux?

UN AUTRE.

Qui nous sauvera?

RIENZI, *se relevant.*

Moi, si vous voulez me suivre,
Moi, si vous méritez, Romains, qu'on vous délivre,

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief

Moi, si vous secondez mes efforts généreux,
Et s'il vous reste encor du sang de vos aïeux.
Dans les murs de Préneste allez porter les flammes,
Sauvez vos biens, vos jours et l'honneur de vos femmes,
Rendez à nos autels, désormais respectés,
L'imposant appareil de leurs solennités,
Repoussez l'esclavage et de lâches alarmes;
Amis, le danger presse, il vous appelle aux armes.
La force des Romains croissait dans les revers,
Ils devinrent par-là les rois de l'univers;
Rome était pauvre alors, imitez sa constance.
Elle était invincible, imitez sa vaillance.
Vous souffrez des tyrans les insolens dédains!
Faites les tous mentir et montrez-vous Romains.
Qu'ils tremblent! Pressez-vous autour de ma tribune :

Mouvement.

Le ciel de vos combats m'annonce la fortune;
Vous vaincrez! Dieu m'inspire; il emprunte ma voix.
Détruisez l'anarchie et relevez les lois;
Oui, Rome est belle encor! Debout sur nos ruines,
Vos aïeux réveillés couvrent les Sept-Collines,
J'entends leurs cris répondre à nos cris triomphans.
Ils ont à leur valeur reconnu leurs enfans.

LE ROMAIN.

Tribun, dans tes regards la victoire est écrite,
Ordonne et sur tes pas Rome se précipite.

RIENZI.

Romains, de cet élan je ne suis point surpris,
Je vous parlais d'honneur et vous m'avez compris;
Mais avant de me suivre apprenez que des traîtres
Où fut frappé César rétablissaient des maîtres;
Je n'ai pu dans leurs cœurs surprendre un seul remords :
Romains, priez pour eux; ce soir, ils seront morts.

Marchons! si vous fuyez, il n'est plus de patrie,
Plus d'honneur, votre gloire est à jamais flétrie;
Vaincre ou périr était le cri de vos aïeux!
Mourir pour son pays c'est conquérir les cieux!

LE ROMAIN.

Au combat!

MONTRÉAL, *à part.*

A la mort.

RIENZI, *descendant de la tribune.*

C'est peu que la vaillance
En de brillans succès trouve sa récompense,
Amis, honorons-la dans ce jeune guerrier.

Il montre Montréal.

MONTRÉAL, *à part.*

Moi! ciel!

RIENZI.

Du tribunat je l'arme chevalier.

MONTRÉAL.

Haut. *Bas.*

Tribun... Je suis perdu, s'il m'ordonne un parjure.

RIENZI, *lui présentant une épée nue, que tenait un messager.*

Noble Uberti, ta bouche ignore l'imposture;
Dieu te voit, promets-lui, par un serment sacré,
De punir l'assassin...

MONTRÉAL, *saisissant l'épée.*

Tribun, je l'ai juré.

RIENZI.

D'obéir à nos lois.

ALCÉRONI, *en dehors.*

Aux armes!

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, ALCÉRONI.

RIENZI, *à part.*

Ciel!

ALCÉRONI.

Aux armes!

RIENZI.

Que nous annonces-tu? Pourquoi ce cri d'alarmes?

ALCÉRONI.

L'ennemi nous attaque.

RIENZI.

Il faut le repousser.
Amis, Dieu vous le livre et va le terrasser.

ALCÉRONI.

Venez, les ennemis de leurs remparts descendent!
Leurs bataillons bruyans dans la plaine s'étendent;
L'intrépide Licard dispose vos soldats.
Les airs vont retentir du signal des combats;
Le péril est pressant.

MONTRÉAL, *à part.*

L'honneur veut que j'y vole.

ZÉNO, *bas à Montréal.*

Voici l'instant, frappez.

MONTRÉAL.

Sauvons le Capitole!

On distribue des armes aux Romains.

Craignons en vains discours de perdre ces momens,
Au cœur des ennemis j'écrirai mes sermens;
Mon sang vous appartient, et, pour vous en convaincre,
Venez et voyez-moi les combattre et les vaincre.

RIENZI.

O mon fils, sur tes pas avant de m'élancer
Dans mes bras protecteurs laisse-moi te presser.
Il l'embrasse.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, JULIA, *entrant avec précipitation.*

JULIA.

Remplissons un devoir terrible et nécessaire,
Perdons l'ingrat... *Elle s'arrête.*
Il est dans les bras de mon père.

RIENZI.

Qui t'amène?

JULIA.

Un péril...

RIENZI.

Va, j'en suis averti :
Mais la gloire est toujours où combat Uberti;
Nous vaincrons.

MONTRÉAL.

Ah! je fuis le jour que je déteste,
Et vais chercher la mort dans les murs de Préneste.

RIENZI.

La mort?... Non! la victoire. *Il tire son épée.*
Allons, braves Romains,
De Préneste à Tibur occupez les chemins,
Montrez tous en marchant une invincible audace,
Si l'un tombe, soudain qu'un autre le remplace.
Blessés, luttez encore, expirez sans effroi,
Vengez-moi, si je meurs; si je fuis, frappez-moi.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIERE.

COLONNE, ZÉNO.

COLONNE.

Le tribun est vainqueur!... J'ai vu de ces murailles
Montréal dans nos rangs semer les funérailles;
J'ai vu nos bataillons renversés par son bras.
Mon frère est-il sauvé?... Montréal, tu mourras;
Tu penses me fermer les replis de ton ame,
Tu veux être tribun, l'ambition t'enflamme;
De ce rival naissant il faut nous délivrer :
Qui respecte un ami ne sait pas conspirer.
Asservi lâchement au tyran qui l'opprime,
Il n'ose consommer ce qu'il appelle un crime.
Ah! quand Rienzi livra son père à des bourreaux,
Eut-il peur d'un forfait?

ZÉNO.

Accablé de ses maux,
Le peuple est incertain, il tremble.

COLONNE.

Je lui reste.

ZÉNO.

Si le tribun vainqueur s'empare de Préneste?

COLONNE.

Je brave ses succès; sa gloire d'un instant
Le jette de plus haut au poignard qui l'attend.

ZÉNO.

Vous parlez de vengeance en courant vers l'abîme;

Le tribun est instruit et cherche sa victime;
Montréal a parlé.

COLONNE.

Sa victoire l'endort;
Il me croit hors de Rome, il se livre à la mort.
Tu sauras...

ZÉNO.

Du tribun c'est ici la demeure.

COLONNE.

J'en serai maître.

ZÉNO.

Eh! quand?

COLONNE.

Aujourd'hui, dans une heure.

ZÉNO.

Mais, Seigneur, vos amis gémissent dans les fers.

COLONNE.

Il m'en reste, et ce soir les cachots sont ouverts.
Otto, Nadi, Selva, ces héros de tribune,
Sont toujours du parti qu'élève la fortune;
Ils me servent; Lescar soulève ses vassaux;
On ameute le peuple en lui peignant ses maux.
J'entraîne ces Hébreux, qui, sans lois, sans patrie,
De cités en cités vendent leur industrie,
Et ces flots d'indigens, héritiers des Césars,
Sur leurs palais détruits régnant par les poignards.
J'ai promis à leurs chefs des honneurs, des richesses,
Au peuple qui les suit, du pain, quelques largesses,
Aux soldats le pillage, aux plus lâches la paix,
A vos proscrits errans l'oubli de leurs forfaits.
Depuis long-tems, ami, je cultivais leur haine:
Ma vue a ranimé leur furie incertaine.
Par la porte Appia, Strado livre un accès

Aux soldats de mon frère, appuis de mes succès ;
Les guerriers du tyran, épousant nos offenses,
Baisseront devant eux les pointes de leurs lances.
Ils s'unissent à moi ; je les guide en courant,
Et le peuple en fureur grossira ce torrent.
Qui pourrait l'arrêter ? Captif au Capitole,
J'assiége le tribun, il se rend, je l'immole.
Tombe, obscur vêtement ! expire, affreux rival !
Une heure encor, Zéno, je donne le signal.

ZÉNO.

On vient ; c'est le tribun.

COLONNE *au fond.*

Sa garde l'environne.

ZÉNO.

Fuyons-les.

COLONNE.

Toujours fuir ! il reverra Colonne.

SCENE II.

RIENZI, ALCÉRONI, SOLDATS portant des drapeaux, MESSAGERS.

RIENZI.

Aux murs du Capitole attachez ces drapeaux,
Ce succès nous promet des triomphes nouveaux.
La gloire étend sur nous ses ailes enflammées,
Adorez la croix sainte et le dieu des armées,
Allez, et qu'aux autels vos vœux reconnaissans
Vers les cieux entr'ouverts montent avec l'encens.

SCÈNE III.

RIENZI, ALCÉRONI, MESSAGERS.

ALCÉRONI.

Qu'espérez-vous ?

RIENZI.

Les voir soutenir ma puissance.
Je change en la louant leur faiblesse en vaillance
Avec inquiétude.
Colonne échapperait ! Par quel enchantement
En des murs ennemis est-il impunément ?
Zéno... ce pélerin... en discours pleins de haine...
Ciel !.. interrogeons-les, je veux qu'on les amène.
Alcéroni transmet cet ordre aux messagers qui sortent.

RIENZI.

Romains !

ALCÉRONI.

N'en attendez que bassesse et fureurs.
Savent-ils aux combats déguiser leurs terreurs ?
Uberti leur ouvrait un chemin à la gloire,
Ils n'ont pu seulement achever sa victoire ;
De leurs retardemens ce héros furieux
Les accablait en vain de noms injurieux,
Et courait à la mort, seul, devant une armée ;
Il n'a pu retenir leur cohorte alarmée
Sur le sol glorieux conquis par nos efforts.
Les lâches ! Apprenez leurs criminels transports.
Le chef des ennemis attirait dans la plaine
Vos soldats que Licard ne contenait qu'à peine ;
Eh bien !...

RIENZI.

Autour de moi n'ont-ils pas tous couru ?

ALCÉRONI.

Ils allaient vous trahir, quand vous avez paru.

RIENZI.

A part. *Haut.*
Juste ciel !... La victoire a prononcé leur grâce.

ALCÉRONI.

Ils ont l'instinct du crime et n'en ont point l'audace.

RIENZI.

Que me reprochent-ils?

ALCÉRONI.

Tribun, votre pouvoir.

RIENZI.

J'enchaîne par l'effroi les lâches au devoir;
Dans les jours de péril je veux la dictature.

ALCÉRONI.

De vos sévérités tout le peuple murmure;
Exilez ces proscrits dévoués au trépas.

RIENZI.

Avec mes ennemis je ne transige pas.

ALCÉRONI.

Je ne vous cèle rien, excusez mon audace,
De votre ambition, tribun, Rome se lasse.

RIENZI.

Le dernier des Romains s'avançait mon égal,
Quand des rois se courbaient devant mon tribunal;
Votre gloire est en moi.

ALCÉRONI.

Voyez ce que nous sommes.

RIENZI.

Mes moyens sont puissans.

ALCÉRONI.

Ils veulent d'autres hommes.

RIENZI.

Ma gloire les grandit. Connaîtraient-ils l'effroi?
Tous nos vieux souvenirs combattent avec moi.

En s'approchant d'une fenêtre.

Là, Drusus releva la fierté plébéienne,
Là, Manlius...

ALCÉRONI.

Voyez la roche Tarpéienne.

RIENZI.

Mourir au Capitole et pour la liberté,
Ce destin me répond de l'immortalité.

ALCÉRONI.

Du fer des meurtriers qui pourra vous défendre?

RIENZI.

Le ciel.

ALCÉRONI.

Fuyez la mort.

RIENZI.

Un Romain doit l'attendre.
A l'aspect du danger le vulgaire frémit,
Le faible délibère, et l'homme ferme agit;
Les guerriers de Milan demain, avec l'aurore,
Ardens à délivrer Rome qui les implore,
Dans leurs murs envahis immolent mes rivaux;
Loin de craindre, je touche au but de mes travaux;
Le légat dans l'instant m'instruit par un message,
Que du Tibre, ce soir, il tente le passage.
Fortune, encore un pas et j'entre dans le port;
Alcéroni, demain je suis vainqueur ou mort.
Mais que des conjurés le destin s'accomplisse;
De soldats entourés traîne-les au supplice,
Veilles-y; leur trépas est un décret du ciel.
Je vais renouveler ce triomphe immortel,
Dont Rome de ses fils honorait la victoire;
Ma fille d'Uberti couronne ici la gloire
Et demain au combat... Sors, c'est lui que je voi.

SCENE IV.

RIENZI, MONTRÉAL.

RIENZI.

Uberti, j'ai sujet de me plaindre de toi.

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief

MONTRÉAL.

De moi, Seigneur?

RIENZI.

De toi. Tu n'as pas ce courage,
Qui préside avec calme aux horreurs du carnage,
Change d'un seul regard la face des combats,
Et, pour vaincre le sort, affronte le trépas.
Tu me fuyais en vain, j'ai vu, j'ai vu des larmes
Couler avec le sang qui rougissait tes armes;
Ton aveugle valeur tenait du désespoir;
Tu parlais d'accomplir je ne sais quel devoir.
Des mots entrecoupés s'exhalaient de ta bouche;
Terrible, autour de toi roulant un œil farouche,
Donnant partout la mort, tu parus la chercher,
Et de ce lieu d'horreur il fallut t'arracher.
Le ciel et nos efforts ont conservé ta vie.

MONTRÉAL.

La perdre en combattant fut ma plus chère envie.

RIENZI.

Quoi! si près du bonheur tu détestes le jour!
Ciel! qu'en dois-je penser! Parle-moi sans détour.
Orphelin, en ces murs réclamant un asile,
Frémissant des malheurs de la guerre civile,
Tu me vins de ton bras présenter le soutien,
J'acceptai, je jugeai de ton cœur par le mien,
Aux plus brillans honneurs j'élevai ta vaillance,
Et ma fille au tombeau ravit ton existence.
Tu l'aimes?

MONTRÉAL.

Ah! grand Dieu!

RIENZI.

Prévenant tes aveux,
Par l'espoir de l'hymen j'encourage tes feux...

MONTRÉAL, *à part.*

Si Julia venait...

RIENZI.

Ton visage s'altère.
Me serais-je trompé? Quel est donc ce mystère?
Uberti, craindrais-tu de partager mon sort?
Peux-tu croire un grand nom trop payé par la mort?

MONTRÉAL.

Un grand nom!... C'est le vœu, le besoin de mon ame.
Un grand nom!... Vainement ma valeur le réclame.

RIENZI.

Tu l'obtiendras, mon fils, en servant mes desseins;
Sois un jour, après moi, le premier des Romains,
Combats, éteins les feux de la guerre intestine...
Mais sais-tu quel honneur ton ami te destine?
Devant les vrais Romains, dont je comble les vœux,
Ma fille de lauriers te couronne en ces lieux.

MONTRÉAL.

Julia!... C'est en vain... Je maudis ma victoire.

RIENZI.

Toi!.. Qui t'égare?...

MONTRÉAL.

Un crime.

RIENZI.

O Ciel!

MONTRÉAL.

Tu dois me croire.

RIENZI.

A d'éclatans honneurs, toi, que je destinais...

MONTRÉAL.

Mais sais-tu qui je suis, sais-tu que je venais?...

RIENZI.

Me servir.

MONTRÉAL.

T'immoler.

RIENZI.

Dieu !... Si tu n'es qu'un traître,
A cet air de candeur comment te reconnaître ?

MONTRÉAL.

Je suis ton ennemi, tu frappas Montréal.

RIENZI.

Je le dus. Il osa se croire mon rival,
Et sa haine, employant un glaive mercenaire,
Voulut m'assassiner...

MONTRÉAL.

Tu mens, il fut mon père.

Il tire son épée.

Défends-toi, viens, reçois ou donne le trépas.

RIENZI.

Ma vie est aux Romains et ne m'appartient pas.

MONTRÉAL.

Ta mort...

RIENZI.

Dans ces combats le trépas est sans gloire,
Et la honte est souvent où l'on voit la victoire.

MONTRÉAL.

J'ai besoin de ton sang!

RIENZI.

Le tien me fait horreur.

MONTRÉAL.

L'honneur!...

RIENZI.

Tu me trahis et tu parles d'honneur!
Le salut de l'État repose sur ma tête.

MONTRÉAL.

Mon père la demande, allons... La peur t'arrête,
Et seule à ces détours te force à recourir.

RIENZI.

Viens, observe mon front... Ai-je peur de mourir?
Rejoins les ennemis que ma constance affronte,
Alors j'irai périr, ou te vaincre sans honte.
Ma garde est près d'ici.

MONTRÉAL, *le menaçant de son épée.*

Défends-toi, défends-toi!

RIENZI.

Fuis.

MONTRÉAL.

Julia s'avance... O cieux, écrasez-moi!

Il remet son épée dans le fourreau.

SCENE V.

RIENZI, MONTRÉAL, JULIA, FEMMES DE JULIA, *portant des guirlandes de fleurs*, UN OFFICIER, *portant un étendard*, ROMAINS, SOLDATS, ÉCUYERS.

RIENZI, *bas à Montréal.*

Un seul mot et tu meurs.

MONTRÉAL.

Eh! qu'importe?

RIENZI.

Silence!

JULIA, *une couronne à la main, observant Montréal.*

Qu'il paraît accablé!

RIENZI, *bas.*

Tu vas voir ma vengeance.

Haut.

Peuple, honneur au guerrier qui défend tes remparts,
Et vers toi des vaincus traîne les étendards!
Honneur à qui toujours marche d'un pas fidèle,
Au poste du courage où son pays l'appelle!
Mais malheur au parjure, esclave des tyrans,

Qui cache sa vengeance et sa haine en nos rangs !
Honneur au vrai Romain! mais opprobre, infamie,
Au lâche qui nous tend une main ennemie,
Et, la paix sur le front, vient chercher du regard
La place où dans mon sein doit entrer son poignard !

MONTRÉAL, *d'une voix étouffée.*

Rienzi !

RIENZI.

Toi, qui toujours serviras notre cause,
En qui mon cœur se fie et Rome se repose,
Modèle de franchise et de fidélité,
Viens, ce laurier t'est dû... tu l'as bien mérité.
Ma fille, approche-toi ; que cet honneur insigne
Ne lui reproche rien.

MONTRÉAL, *repoussant la couronne.*

Non, je n'en suis pas digne.

JULIA.

Ciel !

MONTRÉAL.

Romains, vous voyez le fils de Montréal.
Je viens venger mon père... aveuglement fatal !..
Je vous ai défendus... je le ferais encore...
Je vous aime, Romains, mais lui, lui, je l'abhorre ;
D'un opprobre éternel il flétrit ma maison,
Je viens de mes tourmens lui demander raison.
En loyal chevalier, suivant l'antique usage,
Devant vous du combat je lui jette le gage.

Il jette à terre son gantelet.

Les pères, les enfans doivent m'approuver tous,
Je remplis mon devoir. *Élevant la main nue.*
Dieu, sois juge entre nous.

JULIA, *courant à Montréal.*

Frappe-moi donc, je suis son espoir, sa famille ;
Tu le punis bien plus en immolant sa fille.

MONTRÉAL.

Que fais-tu ?.. de ma main s'il reçoit le trépas,
A mon affreux succès je ne survivrai pas.

JULIA.

Songe...

MONTRÉAL, *à Rienzi.*

Adieu !.. je t'attends au pied du Capitole.

Il sort suivi des Romains.

JULIA, *tombant entre les bras de ses femmes.*

Il fuit.

RIENZI, *aux femmes qui entraînent Julia.*

Sauvez ses jours.

SCÈNE VI.

RIENZI, ÉCUYERS.

RIENZI.

Quoi ! ce peuple frivole
Est séduit par l'éclat de ses fausses vertus !
Ressaisissons des cœurs un moment combattus...
Un mot me les rendra... Mais quel bruit m'environne ?
Dans les temples sacrés l'airain tremble et résonne.
Grand Dieu !.. Le peuple accourt... Ses cris percent les [airs;
Souvent un grand succès peut naître d'un revers.

SCENE VII.

RIENZI, ALCÉRONI.

ALCÉRONI.

Un péril effrayant menace notre vie ;
Le peuple soulevé nous assiége en furie.
Les conjurés, tribun, s'avançaient au trépas ;
La croix les consolait, des fers chargeaient leurs bras,
Et la garde, autour d'eux par mon ordre doublée,

Fendait la populace au Forum assemblée,
Par des murmures sourds essayant son courroux.
Un cri part; un guerrier vole et s'oppose à nous;
La foule lui répond et nous ferme passage :
« Arrêtez, nous dit-il, d'un accent plein de rage.
» Je suis Colonne. »

RIENZI.

O ciel! comment...

ALCÉRONI.

Ce pélerin,
Sous des dehors pieux cachant un cœur d'airain...

RIENZI.

Tantôt...

ALCÉRONI.

C'était Colonne.

RIENZI.

O fureur!

ALCÉRONI.

Il s'élance;
En vain, les rangs serrés, cédant avec vaillance,
Vos soldats à ma voix traînent au milieu d'eux
Les criminels qu'entoure un peuple furieux;
Ils s'ébranlent; la mort de toutes parts lancée,
Entr'ouvre à chaque instant votre garde lassée,
Les captifs de leurs fers vont être dégagés...
Vos soldats en fuyant les ont tous égorgés.
Ils défendent ces murs où Colonne peut-être
Viendra...

RIENZI.

De ce palais je suis encor le maître,
Je suis encor tribun... Ami, ma fille attend
Du zèle qui t'anime un service important.
A travers les détours des voûtes révérées,

Où dorment des martyrs les dépouilles sacrées,
Que ma fille en lieu sûr soit conduite par toi;
Vole ensuite à mon camp, et meurs s'il faut pour moi.

ALCÉRONI.

J'y cours.

SCENE VIII.

RIENZI, ÉCUYERS.

RIENZI.

Je m'appartiens! Les lâches me trahissent!
Voilà donc les Romains!... Mourons, mais qu'ils fré-
Il saisit son étendard. [missent.
Viens, mon noble étendard! plus grand que ses mal-
Sans opprobre, sur toi, Rienzi verse des pleurs. [heurs,
Si tu vainquis souvent dans les champs du carnage,
Viens de ces révoltés me soumettre la rage...
Du héros qu'on trahit le destin est trop beau,
Quand, lassé de combattre, il meurt sur son drapeau.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le Théâtre représente l'extérieur d'une partie du Capitole, et l'escalier des Lions qui y conduit.

SCENE PREMIERE.

MONTRÉAL, *seul.*

O funestes excès! affreux transports de haine!
O Rome!... Dans l'abîme un insensé t'entraîne.

Assez long-tems, destin, m'as-tu persécuté?
Va, je veux, malgré toi, servir la liberté.
Si je meurs, mon trépas protége ma mémoire,
Mon nom réveillera des souvenirs de gloire,
Et Julia sur moi versera quelques pleurs.
Dieu va nous réunir, pour prix de nos malheurs.

SCÈNE II.

MONTRÉAL, COLONNE, *en guerrier*, PARTISANS DE COLONNE, ZÉNO, *au fond.*

COLONNE, *de loin.*

A ses partisans.

Hâtez-vous, mes amis, parlez, servez ma rage,
Des trésors du tyran promettez le pillage,
De sa voix par des cris combattez l'ascendant;
Cours au roc Tarpéien, et vous, à l'Occident.

Ils sortent.

A Montréal.

Tout nous sourit enfin, le peuple se soulève,
Le féroce tribun se débat sous le glaive;
Derrière ses remparts il tremble, il est perdu.
Le voilà ce moment si long-tems attendu!

MONTRÉAL.

J'ai défié Rienzi; sa mort...

COLONNE.

Je la réclame,
Tu n'osas te venger...

MONTRÉAL.

Par un moyen infâme
A servir tes complots penses-tu m'entraîner?
Je crains peu de mourir, je t'ose condamner.

COLONNE.

Jeune imprudent!

MONTRÉAL.

Tremblez, en moi ce peuple espère,
Il me rend tout l'amour qu'il portait à mon père;
Si Rome, qu'on abuse, est prête à s'égarer,
Sur ses vrais intérêts je la puis éclairer;
Je puis concilier, à force de constance,
Les droits de la patrie et ceux de la vengeance.
Vous êtes-vous flatté que docile instrument,
J'allais à vos grandeurs servir aveuglément?
Trop heureux qu'on daignât, d'une main que je brave,
Cacher ma trahison sous une pourpre esclave,
Ce criminel espoir serait seul un affront;
Oui, pour vous en punir, les faits vous répondront.
Moi vous vendre à genoux la liberté romaine!
Libre dans son amour et libre dans sa haine,
Montréal, des Romains inébranlable appui,
Ne descend pas à vous.... il vous élève à lui.

COLONNE, *à part.*

Le fer va châtier ton aveugle insolence.

Haut.

Pour me parler ainsi, quels titres?...

MONTRÉAL.

Ma vaillance;
Le salut des Romains, que protége mon bras.
Quels sont vos vœux? Parlez.

COLONNE.

Bientôt tu les sauras.

MONTRÉAL.

Eh bien! je cours au camp; mes soldats vont m'entendre:
L'honneur guide mes coups; songez à vous défendre.
Pour attaquer Rienzi je percerai vos rangs;
Partout où je les vois, je combats les tyrans.

Colonne parle bas à ses partisans, et trois d'entre eux sortent du même côté que Montréal.

SCENE III.

COLONNE, ZÉNO, PARTISANS DE COLONNE; GROUPES DE ROMAINS, *qui paraissent observer les mouvemens du peuple qui entoure le Capitole.*

ZÉNO.

Ennemi du tribun, quand la mort l'environne,
Montréal suivra-t-il le parti des Colonne?
N'en redoutez-vous rien?

COLONNE.

Je fais suivre ses pas.

ZÉNO.

Quitterait-il nos murs?

COLONNE, *bas.*

Il n'y rentrera pas.
Au sortir des remparts un poignard m'en délivre;
Il est trop dangereux pour qu'on le laisse vivre.

ZÉNO.

Mais, seigneur, Montréal des Romains adoré...

COLONNE.

Je connais leur faiblesse, et je m'en servirai.
L'apparence les trompe; ils pensent que je l'aime;
Le soupçon sur Rienzi tombera de lui-même.
Que dis-je? de sa mort ne puis-je l'accuser?
Ce peuple fut toujours si prompt à s'abuser!
A part, avec effroi.
Si Montréal échappe et s'oppose à mon frère!
Le sort qui m'a souri me devient-il contraire?
Montréal!... nos guerriers... *A Zéno.*
Suis-moi... Momens affreux!..
Non; reste, observe tout; je cours au-devant d'eux.
Bientôt...

VOIX EXTÉRIEURES.

Mort au tyran!

COLONNE.

Bruit doux à mon oreille :
Ombres de mes parens, que ce cri vous réveille;
Notre victime est prête; il la faut immoler :
Venez; le fer se lève, et le sang va couler.

SCENE IV.

ZÉNO, GROUPES DE ROMAINS *au fond.*

ZÉNO.

Remplissons les devoirs confiés à mon zèle;
Craignons que des Romains la fureur ne chancelle :
Je vais par mes discours contenir leurs terreurs.
On entend un bruit qui s'approche graduellement.
Le tumulte redouble... O ciel! quelles clameurs!
Ils viennent.
Les Romains armés entrent sur la scène avec précipitation; leurs regards sont tournés vers le Capitole.

ZÉNO.

Quel danger glace votre courage?

LE ROMAIN.

Une majesté sombre animait son visage,
Et l'indignation parlait en son regard;
Sur le balcon, trois fois, agitant l'étendard,
De Rome devant nous il déploya les armes.

ZÉNO.

Son aspect seul, Romains, a causé vos alarmes!
Reprenez votre haine; un reste de soldats
Nous garde le tribun et ne le défend pas.
Il nous a trop long-tems séduits par des chimères;
Il condamnait ici vos amis et vos frères.

Vous les avez pleurés; vengez-les. C'est ici
Qu'il doit périr... Marchons.

PLUSIEURS VOIX.

Qu'il meure.

Le peuple s'élance vers l'escalier.

SCENE V.

RIENZI, ZÉNO, ROMAINS.

RIENZI, *du haut des degrés.*

Le voici.

Il est sans armes, et descend lentement l'escalier; le peuple étonné s'arrête, et lui ouvre passage.

RIENZI.

Qui viendra me frapper?... Remplissez votre envie :
Quand vous la demandez, je vous livre ma vie.

Il se tourne vers d'autres Romains.

Alberti, Rinaldo, répondez, qu'ai-je fait?
Je vous rendis vos biens, est-ce là mon forfait?
De quoi m'accusez-vous? serait-ce de ma gloire,
Et d'avoir, des vieux tems adorant la mémoire,
Montré l'ombre de Rome à l'univers surpris?
Ah! si de mes efforts votre haine est le prix,
Je m'offre à vos fureurs, que je crois légitimes :
Mais avant de frapper apprenez-moi mes crimes.

ZÉNO.

Le deuil de nos maisons trahit ta cruauté.

RIENZI.

La rigueur de nos lois fit votre sûreté,
La liberté périt; vos terreurs sont plus fortes :
Mais de Milan demain l'armée est à nos portes,
Le légat vient à nous, le triomphe est certain,
Vous seuls changez en maux un aussi beau destin.
Rome des nations à jamais méprisée,

S'en va donc des tyrans devenir la risée...
Je vous sauvais, ingrats; vous vous êtes perdus
Et m'osez accabler de coups inattendus...
Que dis-je?... De vos cœurs rien ne doit me surprendre;
J'avais tout fait pour vous, je m'y devais attendre.
Eh bien! punissez-moi d'avoir cru les Romains
Dignes de leurs aïeux, dignes de mes desseins;
Si je me suis trompé, mon erreur est sublime :
Pour combler votre honte, il vous manquait ce crime.
Frappez, je vous pardonne en tombant sous vos coups,
Et mes derniers soupirs seront encor pour vous.

LE ROMAIN, *avec mystère.*

Rienzi, le peuple ému va t'ouvrir un passage.
Fuis, conserve tes jours, fuis.

RIENZI.

Ta pitié m'outrage.
Que me proposes-tu? Moi, fuir? Je resterai,
A l'honneur, mes amis, je vous ramènerai.
Vous êtes en ce jour sous les yeux de l'histoire,
L'opprobre est d'un côté, mais de l'autre la gloire.
J'attends... Vous frémissez, mon sort est dans vos mains.
Voici le Capitole...

Les Romains s'inclinent devant Rienzi.

Ah! vous êtes Romains.
Les lois n'ont condamné que les jours des Colonne,
Et le Dieu qui m'inspire est un Dieu qui pardonne.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, COLONNE, SOLDATS.

COLONNE, *de loin.*

Que vois-je?... Les Romains autour de mon rival!

En s'avançant.

Adorez l'assassin du fils de Montréal.
Oui, c'est lui.

Mouvement d'indignation. — Le peuple s'éloigne de Rienzi.

RIENZI.

Quelle horreur? Que dis-tu, téméraire?

COLONNE, *à quelque distance de Rienzi.*

N'était-ce pas assez d'avoir frappé le père?

Aux Romains.

Ecoutez : Vers ces lieux je guidais mes guerriers;
Je vois lutter de loin contre des meurtriers
Montréal tout sanglant... Je cours, je le délivre :
« C'est Rienzi, me dit-il, venge... » Il cessa de vivre.
L'infortuné! pour vous il avait combattu.

RIENZI.

Traître, quel est ton nom?

COLONNE, *courant à lui et le frappant.*

Tiens, me reconnais-tu?

RIENZI, *tombant.*

Ah! Colonne.

COLONNE.

Oui, c'est moi qui t'arrache la vie.
Tu meurs.

RIENZI.

Mais sans remords; toi, vis pour l'infamie.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS ALCÉRONI.

ALCÉRONI.

Rienzi!

COLONNE.

Vois.

ALCÉRONI.

Ciel!..

RIENZI, *à Alcéroni.*

Ma fille!..

ALCÉRONI.

Un cloître la défend.

RIENZI.

Ah! je me suis trompé.

Elevant la voix.

Rienzi meurt innocent.

ALCÉRONI.

Le légat du pontife accourt vers ce rivage.

COLONNE.

Le légat!

ALCÉRONI.

Les Romains volent sur son passage.

RIENZI.

Le fils de Montréal fut par moi respecté.

A Colonne.

C'est toi qui l'as puni d'aimer la liberté.
J'emporte en succombant tous les destins de Rome.

Il expire

COLONNE.

Rienzi fut un tyran!

ALCÉRONI.

Rienzi fut un grand homme!

FIN DU DERNIER ACTE.

VERS
RETRANCHÉS PAR LA CENSURE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE II.

Rienzi de Montréal poursuivant la mémoire
Triomphe de sa mort comme d'une victoire ;
* Et moi sur l'évangile et le glaive à la main
A ses mânes plaintifs j'ai voué l'assassin.

SCÈNE VI.

Je dois sur la terreur fonder la liberté,
Et par un coup d'Etat affranchir l'Italie
De ces lâches tyrans dont l'aspect m'humilie.
* Contenu par l'effroi le peuple obéira,
* Pour l'éclairer bientôt un grand peuple naîtra.
* Déjà sur la patrie en a brillé l'aurore,
* De l'âge qui va suivre attendons plus encore.
* Pétrarque a pris son luth et le Dante en ses vers
* Flétrit ses ennemis qu'il entraîne aux enfers.
* Les tems sont arrivés, si le sort me seconde
* Rome commencera la liberté du monde.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

Et lorsqu'au Vatican, arbitre de leurs droits,
* Il foulait à ses pieds la majesté des rois.

SCÈNE VIII.

Vous voilà donc, moteurs de projets anarchiques,

* Impuissans ennemis des libertés publiques,
. . . . . .
. . . . . .
* Meurtriers ennoblis, au pillage intrépides,
* Qui, gorgés de trésors, avez soif d'homicides,
* Et, contre les autels heurtant vos fronts impurs,
* Y cherchez le pardon de vos crimes futurs.
* . . . . . .
* . . . . . .
* Vous l'êtes tous, ingrats!.. Eh bien! confessez-vous.

SCÈNE IX

COLONNE.

* Éloignez-vous, soldats. Mon sacré ministère,
* Sondant la conscience, exige du mystère;
* Je viens au repentir ouvrir ces cœurs pervers.
. . . . . .
. . . . . .
Bénissez-nous.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE IV.

Et, reprenant enfin sa splendeur souveraine,
Rome encor des cités va s'élever la reine.
* Vois nos maux, et des cieux franchissant la hauteur,
* Descends, viens me venger, ange exterminateur;
* Que du front des Colonne entr'ouvert par ton glaive
* Ruisselle un sang impur, et Rome se relève.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE DERNIÈRE.

* J'emporte en succombant la liberté de Rome.

FIN.

VILLE ROUEN
Archives - Archief

ît régulièrem
jours. Un c
Souscripteu
acune, pris
ts portée à
nvoyée, *fr*
urs des aut

RE SÉRIE.

éra. *Le Jeu*
La Mère au
Maison, vau
ou les De
n. *Les Inco*
diligence et
Artistes, vau
rinthe, gra
culateur, c
unesse, con
u les autre
Le Tasse
rcel, trag
Les Deu
Les Deu
e. *L'enthou*
omme Ha
parvenir

USCRIT

épertoire
es Pierre

ssi au
nplètes
lume *im*
aisons o

qui sous
u, paier

Il paraît régulièrement une Pièce de Théâtre tous les cinq jours. Un costume théâtral est donné à MM. les Souscripteurs toutes les cinq pièces. Le prix de chacune, prise au Bureau, est de 12 cents; de 13 cents portée à domicile à Bruxelles; et de 17 cents envoyée, *franco* par la poste, à MM. les Souscripteurs des autres villes du royaume.

PREMIÈRE SÉRIE.

Marie, opéra. *Le Jeune Mari*, com. *La Mère au Bal et la Fille à la Maison*, vaud. *L'Education, ou les Deux Cousines*, com. *Les Inconvéniens de la diligence* et *la Mansarde des Artistes*, vaud. *Le Siége de Corinthe*, grand opéra. *Le Spéculateur, ou l'Ecole de la Jeunesse*, com. *Les Jésuites, ou les autres Tartufes*, com. *Le Tasse*, drame hist. *Marcel*, trag. *Léonidas*, trag. *Les Deux Philibert*, com. *Les Deux Elèves*, vaudeville. *L'enthousiaste*, com. *L'Homme Habile, ou tout pour parvenir*, com.

SECONDE SÉRIE.

Ivanhoé, opéra. *L'Intrigue et l'Amour*, drame. *Louis XI*, etc., com. hist. *Le Voisin*, etc., com.-vaud. *La Belle-Mère*, etc., com. *Lord Davenant*, drame. *Le Loup-Garou*, opéra-comique. *Le Soldat en retraite*, drame. *La Nuit des Noces*, drame. *Lambert Simnel*, com. *Le Bourgmestre de Sardam*, vaud. *Les Intrigans*, com. *Les Elèves du Conservatoire*, tableau-vaudeville. *La Fille d'Honneur*, com. *Le Maître de Forges*, com.-vaud.

ON SOUSCRIT A BRUXELLES,

Au Bureau du Répertoire, chez ODE et WODON, rue des Pierres, n° 1137.

On souscrit aussi au Bureau dudit *Répertoire*, aux *OEuvres complètes de Voltaire*, grand in-18, à 70 cents, le volume *imprimé* sur papier vélin satiné. Dix-huit livraisons ont déjà paru.

Les personnes qui souscriront après que la 20me livraison aura paru, paieront 80 cents.